

*Il s'agit en bref de penser les sexes non comme des objets des sciences naturelles mais comme des classes sociales construites par un rapport de pouvoir, de préciser que ce rapport de pouvoir concret a des effets idéologiques cognitifs et que les représentations mentales qu'il entraîne sont mises en forme par le langage. Il est donc nécessaire de concevoir le langage comme exprimant fondamentalement les effets mentaux des rapports sociaux de [genre].*

-Françoise Armengaud (2003)

### **Une boîte vide à outils : L'identité genderqueer dans la langue française**

Imaginez un monde où tous les outils qui devraient pouvoir vous aider à vous exprimer, à vous expliquer, et à vous identifier vous échappent. Ces outils demeurent fréquemment dans une langue, donnant au locuteur le pouvoir d'identité personnelle. Mais, si vous imaginez encore le monde où ils ne vous sont pas disponibles, il vous choquera. Les ressources que vos pairs utilisent pour s'exprimer ne marchent pas pareillement pour vous ; voire, elles ne *peuvent* pas marcher pour vous parce que ces ressources vous ignorent complètement. Les outils de vos pairs ne vont jamais marcher pour vous, et vos propres outils n'existent pas. C'est le monde où nous nous trouvons pour cette étude par rapport au lien entre les gens genderqueer francophones et la langue française.<sup>1</sup>

Aujourd'hui au monde francophone, il n'existe pas un lexique concret pour décrire les gens genderqueer. Comme dit Oliver Rowland, un membre de la communauté genderqueer francophone : « Comment devrait-on parler d'une personne non-binaire en français, est-ce qu'on devrait dire "il" ou "elle", "monsieur" ou "madame"? Comment devrait-on faire pour parler de soi et faire les accords quand il faut choisir le masculin ou féminin ? » (Rowland 2013). Une personne qui ne s'identifie pas comme homme ou comme femme n'a pas de l'accès à une troisième option claire. Ainsi, ce papier explorera comment on réconcilie une identité de genre non-binaire et la langue française. La première partie de cette étude établira comment cette troisième option n'existe pas en français, notamment par rapport au système de genre grammatical dans la langue, et les théories concernant le rapport entre les gens genderqueer, la psychologie cognitive, et le langage. Puis, la deuxième partie montrera

<sup>1</sup>Le terme « genderqueer » décrit les gens qui ne sont pas rigidement des hommes ou des femmes (le système binaire de genre), mais qui a une identité profonde de genre tout de même.

comment les gens genderqueer francophones travaillent couramment à établir leurs propres identités linguistiques. Enfin, je présenterai le concept de « l'anglonormativité » et comment les gens genderqueer anglophones pourraient avoir plus de privilège linguistique en face des gens genderqueer francophones. En somme, cette étude arguera que c'est la faute du système grammatical de genre binaire qui est fixé et propagé par les institutions françaises que les gens genderqueer francophones ne peuvent pas s'identifier justement dans leur propre langue, les poussant à créer des communautés travaillant à trouver les solutions à ces problèmes institutionnels.

D'abord, il est impératif de comprendre comment le langage construit des identités de genre. Chaque mot que quelqu'un choisit de dire, chaque phrase qui vient à l'esprit, chaque action linguistique aide à formuler l'identité du locuteur. Par rapport au genre du locuteur, le langage est relié à l'expression et la valorisation. Comme discutent Leap et Provencher dans leur article « Language Matters: An Introduction, » « The point now is to show that language, broadly defined, occupies multiple domains within the everyday lives of social subjects claiming a non-normative sexuality » (Leap, Provencher 2011). L'article explore les études sociolinguistiques qui approchent les thèmes de la sexualité, de genre, et de l'identité et comment ces trois sujets sont inséparables au langage. Quand on parle, on présente avec toute parole sa féminité, sa masculinité, ou son manque des deux.

Alors, cette étude emploie un cadre théorique de « Lavender Linguistics » ou « Queer Linguistics. » Comme disent Bucholtz et Hall (2004), « Queer linguistics puts at the forefront of linguistic analysis the regulation of sexuality by hegemonic heterosexuality and the ways in which non-normative sexualities are negotiated in relation to these regulatory structures. » Dans leur article, elles établissent les concepts de *l'adéquation* et de *la distinction* vis-à-vis des structures du pouvoir qui marginalisent souvent les communautés LGBTQ. L'adéquation fait référence aux liens (tacites ou pas) entre gens qui les unifient ; la distinction fait référence aux différences (encore tacites ou pas) entre gens qui les séparent (Bucholtz, Hall 2004). Afin de se différencier de leurs

homologues privilégiés, il faut que les locuteurs marginalisés adoptent ces tactiques. Le rapport entre les communautés linguistiques LGBTQ et les systèmes de pouvoir qui les environnent est fort : pour occuper un espace linguistique non-normatif, il faut construire les autres manières de parler afin de se distinguer de la pratique hégémonique.

Ainsi, on peut facilement voir une communauté linguistique marginalisée et une communauté linguistique privilégiée dans les relations entre les gens genderqueer et les gens d'une identité de genre binaire (soit masculin, soit féminin), respectivement. De plus, on peut voir comment l'identité de genre est profondément établie dans le langage et comment les tactiques de l'adéquation et de la distinction peuvent faciliter à construire ces identités. Cependant, il n'est pas facile à voir comment les tactiques de l'adéquation et de la distinction peuvent marcher au milieu de la langue française, une langue avec une histoire riche de la fixité, de la rigidité, et de la régulation contre les pratiques linguistiques des groupes minoritaires. Aussi, il n'est pas facile à voir comment ces tactiques peuvent marcher dans le contexte d'un système grammatical de genre binaire.

Ainsi que toute langue romane, le français a un système rigide grammatical de genre binaire : tout objet est inscrit avec un genre, masculin ou féminin. À la surface, ce système semble assez arbitraire. Par exemple, il n'est pas quelque chose de logique pourquoi un vélo est masculin et une bicyclette est féminine, ou pourquoi une chemise est féminine pendant qu'un chemisier est masculin. Pourtant, la recherche de la science cognitive est contre cette notion que le genre grammatical fonctionne comme quelque chose d'arbitraire : « Research shows that the grammatical gender of nouns can affect perceptions of the masculinity or femininity of the noun's referent in speakers of languages with masculine and feminine noun classes » (Bassetti 2014). Bien que les participants bilingues de l'étude de Bassetti ne considéraient pas le « genre » des noms quotidiens en les décrivant, les participants monolingues ne pouvaient pas abandonner le concept. Les découvertes d'une étude qui s'appelle « Sex, Syntax, and Semantics » arguent aussi cette conclusion : le genre grammatical peut affecter les perceptions des objets, concluant que les

catégories linguistiques influencent les pensées des locuteurs. Ainsi, ce système les encourage à comparer les objets avec le but de les classer et de les concevoir à l'esprit considérant toujours le genre binaire (Boroditsky, Schmidt, Phillips 2003).

Donc, qu'est-ce que le genre grammatical du français veut dire par rapport aux gens genderqueer ? Ce système met toute chose d'une boîte à outils linguistiques dans deux catégories ; lorsqu'on veut – lorsqu'on *doit* – utiliser un outil qui n'appartient pas à cette binarité, on ne peut pas le trouver. Sous le genre grammatical binaire, la langue française n'offre pas les outils qui appartiennent à une troisième classification. La recherche de Boroditsky, Schmidt, et Phillips se concentre sur le lien entre le langage et la pensée, notamment concernant comment une langue influence l'esprit d'un locuteur. Quand la binarité domine le monde linguistique dans lequel vous habitez, elle domine aussi vos pensées. Et quand on vous dit que son identité juste ne conforme pas à ce cadre psycholinguistique rigide, se révèle un problème difficile à négocier. Quels pronoms employez-vous pour l'adresser ? Comment est-ce que vous allez le décrire ? Telles questions sont nombreuses et leurs solutions proposées sont très diverses.

Ce problème n'est pas quelque chose de neuf pour la communauté genderqueer française ou, plus globalement, pour la communauté trans française. Pendant que la France était une sorte de pays d'avant-garde qui a en 2009 dénoncé le transsexualisme comme une « maladie mentale », elle était aussi en 1971 le premier pays de le classer dans tel vocabulaire (Zabus, Coad 2014). Et malgré la conférence internationale bilingue « Transgenres: Nouvelles Identités et Visibilités/Transgenderism, New Identities and Visibilities » reçue à Paris en 2009, la visibilité des genres non-binaires manque toujours au monde francophone (Zabus, Coad 2014). Bien que les identités binaires (même les transidentités binaires) sont – ou commencent à être – visibles en France, il est clair que les gens genderqueer luttent toujours pour avoir de la reconnaissance du public normatif.

Par exemple, un article qui s'appelle « Le genre non-binaire, au-delà de l'« homme » et de la « femme » » montre des perspectives révélateurs par rapport à la visibilité des gens genderqueer. Une

personne déclare : « On vit dans une société tellement cissexiste que notre langage ne fournit pas les outils nécessaires pour décrire les expériences des personnes trans » (Lady Dylan 2014). De plus : « Si j'essaie, ça se traduit en termes de sentiment d'imposture quand je me présentais au féminin, sentiment de travestissement quand je m'habillais en meuf » (Lady Dylan 2014). Malgré la reconnaissance grandissante de la communauté transsexuelle en France de laquelle Zabus et Coad ont parlé, le pays et le monde francophone plus généralement ne sont pas parvenus à reconnaître la communauté genderqueer.

En recherchant ces thèmes, j'ai contacté un admin (Rowland) du groupe facebook « NB France : Non-binaire, genderqueer, androgyne, genderfluid et agendre » pour trouver des informations sur les gens genderqueer francophones et leurs pratiques linguistiques. Après avoir reçu de l'accès au groupe, j'y ai posté, demandant des anecdotes décrivant des expériences personnelles où on s'est senti que son identité de genre était compromise par la langue française (voyez Appendice 1). En fait, ma question était quelque chose de problématique, un répondant me disant :

« [...] je pense que quand vous nous demandez "quelques anecdotes" c'est dur pour nous de répondre, parce que l'invisibilité ou la négation de nos identités est la règle plutôt que l'exception. La PLUPART du temps nos identités sont compromises. Ce qui est anecdotique, c'est les moments où elles arrivent à s'exprimer et être entendues » (NB France 2015).

Cette réponse m'a indiqué que l'invisibilité des gens genderqueer francophones ne reste jamais seulement dans un domaine théorique ; plutôt, c'est vraiment quelque chose de quotidien.

Les autres réponses étaient unanimes : quant aux répondants, les institutions du français n'offrent presque jamais les ressources linguistiques aux gens genderqueer pour s'exprimer et pour s'identifier. De plus, l'aménagement linguistique français ne considère pas du tout les gens

genderqueer francophone. En effet, il existe au monde francophone une sorte de fixation sur ce qui est perçue comme le « bon français » qui efface leurs identités (NB France 2015). Ainsi qu'un répondant dit : « [...] y a un gros blocage au niveau des institutions et on ne peut pas respecter le genre de chacun si l'on s'en tient au "français correct", celui de l'académie » (NB France 2015). Selon plusieurs répondants, cette sorte de bon français est vraiment attachée au système de genre binaire grammatical :

« C'est parce que le système linguistique du français dédie beaucoup plus de moyens que, par exemple, l'anglais, à la distinction des genres. Les sons à l'oral et les graphèmes à l'écrit sont très vite interprétés comme indiquant soit le féminin, soit le masculin, en particulier dans les terminaisons des noms, des adjectifs et des participes passés. Par exemple, si vous inventez un mot comme « crêperonne », tout de suite un-e Français-e vous dira que ça doit être un mot féminin à cause du « onne ». Il n'y a pas d' « espace libre » pour le neutre en français » (NB France 2015).<sup>2</sup>

De ces réponses, on peut en réalité regarder les théories proposées par Bucholtz et Hall : il s'agit d'une hégémonie linguistique claire qui bouleverse les identités des gens que marginalise la langue. On a donc besoin de créer les manières non-normatives de parler comme une communauté militante afin de s'identifier vis-à-vis des institutions françaises hégémoniques.

Dans ce groupe facebook, il y a un fichier créé par Rowland qui s'appelle « Suggestions de langage non-binaire en français » dans lequel on peut proposer, critiquer, et essayer d'employer des tactiques pour aider les gens genderqueer à s'identifier mieux en français. Vers le dessus du fichier, Rowland a écrit : « Dans le groupe évidemment c'est facultatif d'utiliser des tournures comme celles-ci, mais c'est le bon endroit pour les essayer » (NB France 2015). Cela indique une sorte d'attitude amicale vers l'usage des stratégies proposées. NB France n'est pas un espace qui critique les autres quand ils échouent ; plutôt, le groupe fonctionne comme un forum où ses membres peuvent sans crainte se soutenir, se valoriser, et discuter leurs identités de genre.

---

<sup>2</sup> Les terminaisons « -e » que ce répondant emploie viennent des stratégies pour éviter la binarité.

Le fichier est plein de tactiques linguistiques pour représenter les genres non-binaires, notamment par rapport aux pronoms, aux adjectifs, et aux tournures. Au domaine des pronoms, il propose : *celleux/ceulles/ceuxelles* au lieu de *ceux/celles*, *cellui* au lieu de *celui/celle*, *yel(s)/iel(s)/ille(s)/ol(s)/ul(s)* au lieu de *elle(s)/il(s)*, *luille/ellui* au lieu de *lui/elle*, *elleux/eulles* pour *elles/eux*, et *moan/toan/soan* au lieu de *mon/ma/ton/ta/son/sa*. Au domaine des adjectifs, il propose : *contentE*, *content(e)*, *content/e*, *content-e*, ou *content.e* au lieu de *content/contente* et *chanteurice* au lieu de *chanteuse/chanteur*. Au domaine des tournures, il propose : « *Enfant, j'aimais* » au lieu de « *Quand j'étais petit* », l'emploi des prénoms au lieu des pronoms, l'emploi des adjectifs qui ne s'accordent pas en genre à l'oral (ex., *timide*) l'emploi des structures actives au lieu des structures passives (ex., « *Telle école me prend* » au lieu de « *Je suis pris dans telle école* »), « *J'ai fini par devenir ...* » au lieu de « *Je suis devenu ...* », et les transformations des adjectifs en nom (ex., « *Ma fatigue m'empêche* » au lieu de « *Je suis trop fatigué* ») (NB France 2015).

Même de cette collection seule des tactiques, il est clair que les communautés genderqueer sont vraiment en train de travailler à trouver les solutions aux ennuis posés par la langue française. Cependant, ces solutions ont des problèmes. Suggérant que les membres du groupe ne s'arrêteront jamais d'essayer de découvrir les meilleures solutions, les commentaires sur le fichier le critiquent constamment. Par exemple, un des problèmes avec plusieurs pronoms proposés, c'est qu'ils n'évitent pas complètement la binarité, combinant plutôt le masculin et le féminin ; alors, quelqu'un a proposé *ol(s)* et *ul(s)*. Un des problèmes avec l'adjectif *content(e)* est que les parenthèses mettent les identités de genre non masculins à l'arrière-plan, les faisant quelque chose de facultatif ; alors, quelqu'un a proposé *content.e*, *content/e*, et *content-e* – mais ces options nous apportent encore à la question d'éviter complètement la binarité. Aussi, la difficulté de prononcer ces solutions proposées à l'oral pénètre ces discussions ; bien que la plupart des solutions marchent à l'écrit, il y en a plusieurs qui ne rentrent pas dans une langue parlée (NB France 2015). D'ailleurs, la question de la fixité du français reste : comment est-ce qu'on peut ajouter les nouveaux mots – les pronoms en

particulier – s'ils appartiennent à un système rigide clos ? À ce moment, sans aucune action administrative des gouvernements francophones, aucune réponse « correcte » n'existe.

Ces solutions et leurs réactions subséquentes reflètent le désir de l'adéquation et de la distinction. Il est indéniable que ces gens genderqueer veulent être unifiés linguistiquement, faisant ces fichiers et ces forums où ils peuvent ensemble échanger leurs idées pour sculpter leur propre espace linguistique. Bien que ces solutions posent des nouveaux problèmes, le fait qu'il existe une communauté travaillant à parvenir une conclusion suffisante est parlant. Dans ce microcosme, on peut être entendu. Permettant éventuellement les gens genderqueer à être compris par les autres, ce sont ces tactiques et ces efforts sur ce groupe facebook vers un but commun d'avoir des ressources qui peuvent contribuer à la visibilité linguistique.

Dans le fond de ces débats demeure la présence de l'anglais. Il est souvent perçue comme l'autrui désigné, le contre-exemple évident. Par exemple, un discours de Rowland qui était posté sur NB France décrit en détail la valorisation des pronoms neutres « they/them/their » sur Facebook anglais :

« Dernièrement, j'ai été contentE de voir, au début de l'année, que Facebook avait décidé de donner l'option de choisir, pour se présenter, une cinquantaine d'identités de genre ainsi que de demander que Facebook parle de vous à vos amis en disant « they » au lieu de « he » ou « she » » (Rowland 2014).

Lady Dylan écrit quelque chose de similaire dans son article : « Depuis le 13 février, les utilisateurs américains de Facebook peuvent choisir parmi plus de 50 nouvelles options de genre » (Lady Dylan 2014). Sur les commentaires au groupe NB France, les références à l'anglais arrivent fréquemment (NB France 2015). Peut-être cette fixation est née d'un point de vue qui peint toujours l'anglais comme la langue le plus immédiatement comparable au français. Peut-être puisque c'est une langue sans aucun genre grammatical, les anglophones peuvent concevoir un espace neutre dans le langage plus facilement que les francophones.

Sans égard pour la raison pour cette fixation, il est clair que l'anglais est souvent présent dans la discussion des sujets trans. Dans son essai « Anglonormativity Goes Viral on the Internet: Information access issues for Francophone trans\* people », Alexandre Baril, un homme québécois transsexuel et professeur des études de genre, décrit comment les informations sur les sujets trans favorisent l'anglais (Baril 2016).<sup>3</sup> Baril explique : « a Google search for the term “transgender” produced 70,400,000 results while its French equivalent, “transgenre”, produced 506,000 results [...] The difference is obvious » (Baril 2016). En offrant un point de vue de genre non-binaire, l'article de Lady Dylan répète cette frustration : « « La situation où on ne pouvait choisir que H ou F et où on était obligé de choisir était carrément inacceptable » juge Morgan, regrettant toutefois que l'option n'existe pas en français – on ne peut ni la sélectionner un genre non-binaire ni voir celui des autres » (Lady Dylan 2014). Quand l'anglais domine ces discussions du langage et de l'identité, la question arise : Est-ce que la langue française peut traiter du genre non-binaire ?

Dès qu'on considèrera les emprunts à l'anglais au lexique genderqueer, cette question grandira. Le mot *genderqueer* lui-même sert d'un exemple excellent. Un autre exemple vient du 4 Mai 2015 : « Vous pensez qu'éventuellement le français pourrait emprunter Mx à l'anglais? [...] je ne vois pas pourquoi pas finalement - M. Mme Mx / Mr Mrs Mx... ?? S'il y avait quelque chose de mieux je serais preneur.se mais je ne vois pas quoi? » (NB France 2015). De ces postes, il est clair que l'anglais est perçait comme menant la création des outils linguistiques pour traiter mieux des identités non-binaires. De cette idée naît le concept de l'anglonormativité. Ce concept constate que tout anglophone trans a plus de ressources que ses homologues francophones (Baril 2016). Dans son essai, Baril écrit : « Within the current anglonormative context, our communities [...] must [...] begin thinking critically about linguistic power relations, their impact on specific linguistic groups, and how these consequences are interlocked with other components of identity » (Baril 2016). Si on

---

<sup>3</sup> L'astérisque à la fin du mot « trans\* » dans ce titre fait référence aux personnes non-cisgenres (c.-à-d. celles qui appartiennent à une identité de genre non-normative). Ce terme peut inclure les gens transgenres, les gens genderqueer, ou les gens agenres, ainsi que des autres identités non-normatives.

n'a pas de l'accès aux outils pour s'identifier, des autres chemins linguistiques (c.-à-d., des autres langues) deviennent perpétuellement plus attractifs.

Pour conclure, la langue française et ses institutions affiliées n'offrent pas aux gens genderqueer les outils linguistiques pour s'identifier justement. Grâce au système de genre grammatical, il est très difficile à vous positionner si vous ne mêlez pas avec ce système binaire. D'ailleurs, selon la recherche psycholinguistique, un locuteur français pourrait être incapable de construire comment paraîtrait une troisième option linguistique. Puisque les institutions ne leur offrent pas les solutions concrètes, les communautés militantes doivent créer leurs propres solutions aux problèmes linguistiques ; ensuite, des solutions sont proposées, critiquées, et employées par les gens genderqueer, se distinguant des autres manières normatives de parler. Pourtant, la présence de l'anglais souligne toujours ce discours ; il existe des perspectives qui constatent que parler anglais c'est avoir du privilège linguistique. Ainsi, des gens genderqueer francophones tournent souvent à l'anglais et aux autres langues sans un système de genre grammatical pour trouver les réponses à ces questions linguistiques.

Enfin, il faut se demander comment améliorer plus ces problèmes. À mon avis, les groupes comme la Francophonie, l'Académie française, etc. – les organisations la plus militantes à combattre le concept de l'anglonormativité – a besoin de considérer les gens genderqueer francophones et comment les systèmes de la langue les impactent. Pour l'instant, « Les institutions n'utilisent jamais les formes neutres, et, à mon avis, ne le feront pas spontanément, sans activisme intense de la part des personnes concernées » (NB France 2015). Bien que cette sorte d'aménagement linguistique soit sans doute un processus complexe, la reconnaissance des gens genderqueer francophones devrait être le premier pas des institutions. Comme fit le gouvernement suédois en mars 2015, ajouter aux dictionnaires quelques exemples du langage non-binaire – des nouveaux pronoms, par exemple – serait un geste profondément symbolique vers la visibilité des gens genderqueer (*The Guardian* 2015). Pendant que la reconnaissance des gens genderqueer, qui

vivent dans un monde linguistique où les systèmes fondamentaux de la grammaire de leur langue les déplacent, c'est évidemment quelque chose de difficile, il faut que les institutions françaises fassent des changements pour offrir à *tous* les francophones les outils linguistiques, non seulement les francophones qui assortissent au contexte normatif.

Concernant la recherche future de ces thèmes, il serait intéressant à demander aux gens genderqueer bilingues leurs expériences métalinguistiques en France ou aux autres pays francophones ; cela pourrait révéler des découvertes sur le rapport entre le langage et la pensée, comment des identités de genre comparent trans-linguistiquement. Afin de comprendre les pratiques sociales des groupes minoritaires, on doit comprendre le rapport entre l'identité, le langage, la pensée, et le pouvoir vis-à-vis de ces groupes.

#### **Appendice 1** – mon poste sur NB France :

« Bonjour. Je suis étudiant américain à Pomona College et allié à la communauté genderqueer. Je suis en train de faire un projet pour un cours sur la sociolinguistique française. La question principale de mon projet c'est « Comment réconcilie-t-on une identité non-binaire du genre et la langue française ? » notamment par rapport au système binaire du genre dans la langue. Je vous demande si vous pourriez me raconter (dans les commentaires) quelques anecdotes quand vous vous êtes sentiE que votre identité était compromise par la langue française. Merci ! »

### Bibliographie

- Armengaud, F. (2003). « Claire Michard, Le Sexe en linguistique. Sémantique ou zoologie ? », *L'Homme*, 165, 314-315.
- Baril, A. (2016, forthcoming). “Anglonormativity Goes Viral on the Internet: Information access issues for Francophone trans\* people.” Dans M. Kellaway and H. Kellaway (Eds.). *Trans\_ : An anthology of trans people and the Internet*.
- Bassetti, B. (2014). Is grammatical gender considered arbitrary or semantically motivated? Evidence from young adult monolinguals, second language learners, and early bilinguals. *British Journal of Psychology*, 105, 273-294.
- Boroditsky, L., Schmidt, L.A., & Phillips, W. (2003). Sex, syntax, and semantics. Dans D. Getner & S. Goldin-Meadow (eds.), *Language in Mind: Advances in the Study of Language and Thought*. MIT Press. 61-79.
- Bucholtz, M., & Hall, K. (2004). Theorizing identity in language and sexuality research. *Language in Society*, (33), 469-515.
- Lady Dylan (2014, 31 Mars). Le genre non-binaire, au-delà de l'« homme » et de la « femme ». Extrait de <http://www.madmoizelle.com/genre-non-binaire-243141>
- Leap, W. L., & Provencher, D. M. (2011). Language matters: An introduction. *Journal of Homosexuality*, 58(6-7), 709-718.
- NB France : Non-binaire, genderqueer, androgyne, genderfluid et agenre. Extrait de <https://www.facebook.com/groups/643312325711630/>
- Rowland, O. (2013, 13 Décembre). Genderqueer, androgyne, genre fluide, un groupe facebook pour vous ! Extrait de <http://www.txy.fr/blog/2013/12/13/genderqueer-androgyne-genre-fluide-un-groupe-facebook-pour-vous/>
- Rowland, O. (2014). Discours sur les genres non-binaires pour les UEEH. Extrait de <https://www.facebook.com/groups/643312325711630/893779787331548/>
- The Guardian* (2015, 24 Mars). Sweden adds gender-neutral pronoun to dictionary. Extrait de <http://www.theguardian.com/world/2015/mar/24/sweden-adds-gender-neutral->

pronoun-to-dictionary

Zabus, C., & Coad, D. (2014). *Transgender experience: Place, ethnicity, and visibility*. New York, NY: Routledge.